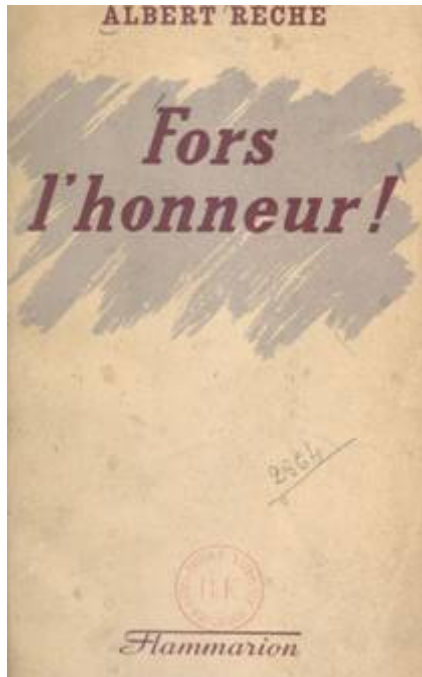


EXTRAIT DE « FORS L'HONNEUR »
D'ALBERT RECHE
Flammarion (1943)

46 MINUTES DE VOL — 5 AVIONS ABATTUS



Dans la fraîcheur de l'aube un groupe d'aviateurs engoncés dans leur tenue de vol. Six appareils, six Dewoitine 520, immobiles, disposés comme pour la parade. Un ciel encore pâle dans lequel roulent de gros nuages blancs. Un vent léger qui courbe les hantes herbes et agite la « manche » tout au bout du terrain. De gros et trapus hangars qui laissent entrevoir d'autres avions, oiseaux ensommeillés dans leur cage noire. Voilà le tableau qui se présente au capitaine Assollant dans les premières heures de la journée du 16 juin 1940.

Il vient rejoindre ses sous-officiers, ses camarades et, comme eux, attend les ordres. Cette nuit, ils ont été alertés par leur chef de groupe. En hâte, chacun a revêtu la combinaison de cuir, les mécanos ont sorti les appareils et, maintenant, prêts à prendre leur vol, ils attendent. On grille des cigarettes, on bavarde, et les heures s'écoulent lentement, monotones. Sept heures, huit heures, neuf heures...

Le serveur de la popote, de son pas lent, apporte des sandwiches, des bouteilles de bière et du café. On étale sur l'herbe le journal du jour — « **La France attend la réponse de M. Roosevelt** » lit-on en manchette — et l'on dispose les quarts et la bouteille thermos. Silencieux, l'adjudant-chef Le Gloan regarde au loin la chaîne des Maures illuminée par les premiers rayons du soleil, ces monts qui barrent l'horizon et filtrent les parfums de la Méditerranée toute proche. Il se prend à songer à une autre étendue moins bleue, plus verte, plus sauvage, plus farouche, plus tourmentée : son Océan et ses côtes bretonnes. Il pense à son petit village de l'Ar-Mor menacé par la

foudroyante avance allemande, il entend comme dans un murmure lointain ses camarades discutant à ses côtés.

— Roosevelt ne répondra pas.

— Il est trop tard.

A ces mots, il sursaute. Il voit déjà les uniformes kakis, verts, les chars, les panzer combattant sur ses landes mauves. C'est la guerre ! Tout de même...

Le serveur a ramassé le journal graisseux, rebouché le « thermos », glissé les quarts dans son tablier et retourne vers la popote ; si l'alerte est levée, officiers et sous-officiers vont envahir les deux grandes salles réservées au mess et il s'agit d'aller préparer la table.

Au clocher de « Le Luc », tout proche, on entend sonner la vieille horloge. Onze heures. Au même instant, le commandant arrive. Tout le monde se lève, se met au garde à vous.

— Toulon nous signale, Messieurs, des formations ennemies venant de l'est. Les deux patrouilles l'alerte vont immédiatement prendre l'air. Mission : couverture de la région Saint-Raphaël-Toulon et verticale du terrain. Altitude : 1 000. Décollage à 11 heures 45. Atterrissage à 12 heures 35. Vous pouvez disposer... »

* * *

Les pilotes se sont dirigés vers les appareils que les mécaniciens font tourner. La direction du vent prise, les avions décollent les uns après les autres. Un virage au-dessus du terrain, le temps de jeter un coup d'œil sur la petite ville, vestige de la civilisation latine, sur les ruines de l'église médiévale et voici que, guidés par les rives sinueuses de l'Aille, les avions font route à près de 500 kilomètres-heure vers Saint-Raphaël. La Méditerranée, d'un bleu de carte postale s'insinue dans les criques et les golfes. Spectacle féerique mais que les pilotes n'ont guère le temps d'apprécier : ils prennent de l'altitude. Chasseurs à l'affût, ils fouillent le ciel...

Le Gloan, de ses yeux clairs, regarde autour de lui, il voit son compagnon de droite perdre du terrain. Difficultés ? Oui, puisqu'au moment où la première patrouille survole Saint-Raphaël l'avion fait demi-tour. Il ne tarde pas d'ailleurs à être suivi par les deux autres appareils qui ont reçu l'ordre de regagner Saint-Tropez.

Il y a sept minutes exactement que les Dewoitine ont décollé quand Le Gloan aperçoit une escadrille qui fait route vers le sud-ouest. L'identification est facile :

— Trois, six, neuf, douze... compte Le Gloan.

Les douze appareils qui brillent sous le soleil, sont alignés impeccablement, en vol d'escadrille, comme à une parade au-dessus de la Via dell'Impero. Le Gloan est seul avec le capitaine Assollant, mais ni l'un ni l'autre n'ont eu une seconde d'hésitation. Les deux Dewoitine, profitant du soleil, se placent habilement derrière la dernière patrouille. Ils sont dans l'axe et ont reconnu des Fiat CR 42.

Le Gloan prend son temps, appuie sur la détente de ses mitrailleuses. L'avion de gauche, atteint dès la première rafale, s'abat en flammes. Ses deux coéquipiers, surpris par cette attaque imprévue, amorcent deux virages opposés. Mais nos deux pilotes se sont instinctivement partagé la tâche et virant à leur tour se lancent à leur poursuite.

L'un n'ira pas loin. Le Gloan piquant sur lui comme un oiseau de proie lâche une rafale ; le Fiat, désarmé, zigzague et de la carlingue se détache un petit point noir qui, brusquement, s'épanouit tout blanc : le pilote italien a sauté en parachute. Le combat a duré moins d'une minute et Le Gloan ajoute deux nouvelles victoires à ses six précédentes.

Il tourne maintenant à la recherche de son capitaine. Il ne s'est pas aperçu qu'Assollant, trahi par sa mitrailleuse, a dû, la rage au cœur, abandonner la lutte et rejoindre le terrain du Luc. Les autres Fiat ont déjà gagné les nuages. Le Gloan est seul dans le ciel vide...

Cette page est une annexe à : « [Les Hommes du Groupe de Chasse GC III/6](#) »

Faisant partie du « [Site personnel de François-Xavier BIBERT](#) »

Voir également sur ce site :

[Pierre LE GLOAN - Pilote au GC III/6](#)

[GC III/6 - La journée du 15 juin au Luc](#)